NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

58 Nº 2 1931

Prière de chrétiens, Prière de membres

Émile MERSCH (s.j.)

p. 97 - 113

https://www.nrt.be/es/articulos/priere-de-chretiens-priere-de-membres-3405

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Prière de chrétiens, Prière de membres

La prière chrétienne est comme l'action chrétienne. Marthe et Marie sont sœurs, et doivent se ressembler. La même qualité de parties, la même *partialitas*, qui nous demande de rattacher nos efforts à ceux de tous les chrétiens par la charité et l'obéissance, nous demande aussi de rattacher nos prières à toutes leurs prières.

La manière d'être d'un chrétien est d' « être-avec », d'être avec le Christ, comme un membre avec le chef, d'être avec les autres chrétiens, comme un membre avec les autres membres. La manière de vouloir qui lui convient est donc de « vouloir-avec »; la manière de prier qu'il lui faut, est de « prier-avec ».

Aussi, pour savoir comment un fidèle doit prier, n'est-ce pas d'abord ce fidèle qu'il faut considérer. C'est la prière de toute la chrétienté. Car c'est la prière de l'ensemble qui montre ce qu'est et ce que doit être la prière de chaque membre.

Or, pour savoir ce qu'est la prière de la chrétienté, ce n'est pas non plus la chrétienté qu'il faut d'abord considérer, mais celui dont la chrétienté provient tout entière, c'est-à-dire le Christ. C'est dans le Christ qu'on voit ce qu'est l'Église, qui est son corps; et c'est dans l'Église, corps du Christ, qu'on voit ce que sont les fidèles. Ainsi est-ce dans la prière du Christ qu'on voit ce qu'est la prière de l'Église, et dans la prière de l'Église qu'on voit ce qu'est la prière du chrétien.

Que la prière du chrétien, étant la prière d'un individu, doive avoir un caractère individuel, quelque chose de spontané, d'intérieur, d'invisible au dehors, on n'en peut évidemment pas douter. Mais cet aspect personnel, à notre sens, n'est pas différent du rattachement, bien personnel, à la collectivité. Aussi n'y a-t-il pas lieu de le considérer en dehors de celui-ci : il s'en déduit. Nous le retrouverons, rien qu'en parlant de l'oraison que nous devons faire dans l'Église et dans le Christ.

Voyons donc le Christ et sa prière, et que, en lui, nous nous voyions nous-mêmes et nos prières.

La prière a occupé la vie du Christ ici-bas; elle faisait même, en un certain sens, toute sa substance; puisqu'en lui-même, il était l'Homme-Dieu et que, par conséquent, il réalisait, en sa personne unique, la perpétuelle oblation de l'humanité à la divinité. Cette prière de tous ses instants, celle de ses journées de travail et celle des longues nuits qu'il passait en oraison sur les montagnes, il l'a réunie toute, et en la portant au maximum d'intensité, en une oblation suprême où il s'est offert tout entier. Tous ses actes d'amour et de culte, toute la piété et toute la religion qu'il apportait au monde en lui-même, convergent vers le mont Calvaire et vers le sacrifice de la croix.

Sacrifice unique et d'une perfection transcendante, le plus parfait qu'ait offert ce Pontife qui l'emporte infiniment sur tous les pontifes. Sacrifice, par conséquent, qui n'est pas une prière à côté d'autres prières et comparable à elles; qui n'est pas, parmi les prières, la plus auguste ou la plus puissante; mais qui est, en vérité, la prière, la prière unique et totale, celle qui reprend en elle-même, pour les rendre acceptables, toutes les prières qui se sont jamais élevées ici-bas.

Et cela, non pas tant parce que celui qui prie est Dieu; non pas tant parce que, parmi les hommes, il est le plus pur et le plus saint; mais surtout parce que, en son unité d'Homme-Dieu, il est le médiateur entre notre race et le Père; parce que, en son humanité qui subsiste dans le Verbe, il est le chef d'un corps mystique, et qu'aucun homme ne vit devant Dieu, qu'aucun

n'aime, qu'aucun ne prie, qu'en vivant et qu'en priant en lui.

Aussi, sa prière subsiste perpétuellement, précisément à cause de sa perfection unique et à cause du rôle perpétuel qu'elle doit remplir. Jésus l'a laissée aux siens, en souvenir de lui, et sans cesser d'être son holocauste, ou plutôt, parce qu'elle est continuellement son holocauste, elle est, à travers les siècles, l'holocauste de la chrétienté et la source toujours jaillissante de la piété des chrétiens.

C'est le sacrifice de la messe. La messe est le sacrifice de Jésus-Christ, en tant que ce sacrifice se continue et se renouvelle dans l'Église; elle est ce sacrifice considéré dans l'acte de son efficacité, dans la communication qu'il nous fait de sa vertu.

Aussi la messe est-elle, comme le sacrifice de la croix, et au même titre, la prière sans défaut et sans égale, la prière parfaite et la prière absolue, la prière si totale et si suffisante qu'aucune supplication ne doit s'ajouter à elle, mais que toutes dérivent d'elle, que toutes prennent en elle leur élan et leur force, et qu'elle donne donc à tout le culte qui se pratique ici-bas son centre, sa signification et même sa possibilité.

Aussi, toujours indispensable, est-elle toujours renouvelée. De l'orient à l'occident, sur toute la surface de la terre, à toutes les heures de la journée, l'acte le plus auguste que puissent poser les hommes, ne cesse pas de s'accomplir.

Plus encore : d'une oblation à l'autre, elle-même se donne une sorte de prolongement. Et c'est de ce prolongement qu'il faut surtout parler, car c'est en lui que nous allons trouver la prière des chrétiens.

Or, ce prolongement est double, car l'Église, dans laquelle il se produit, a un double aspect. Elle a un corps et une âme, une vie publique et une vie intérieure. Dans les deux, ce sacrifice d'où vient toute vie chrétienne, prend une sorte de perpétuité.

Dans le corps de l'Église, dans la vie publique et extérieure de l'Église, le prolongement consiste dans la liturgie. Ce qui se continue là, c'est l'aspect extérieur et visible, le « corps » de la

messe, si l'on peut dire. La messe est essentiellement constituée par les paroles de la consécration, prononcées par un ministre ordonné, sur le pain et le vin. A ce geste sacré, l'Église, en tant que société publique et visible, a donné une sorte de contexte, visible lui aussi. Ce sont d'abord les cérémonies, les supplications, les leçons dont est constitué l'ensemble du sacrifice. Ce sont ensuite les psaumes, les hymnes, les lectures du bréviaire. Ceux-ci entourent et prolongent la liturgie de la messe, comme cette liturgie elle-même est l'accompagnement et le cadre du sacrifice proprement dit. Grâce à elle, le sacrifice n'est jamais complètement fini. D'une oblation à l'autre, et tandis que cette même oblation va se propageant sur toute la terre, chaque Église locale demeure groupée autour de son autel, et la prière de Jésus se continue dans celle de l'Église, sans rupture et sans cessation.

Pas plus qu'on ne peut séparer le corps du chef ni l'Église du Christ, on ne peut séparer cette supplication solennelle de l'acte où le Christ, dans l'Église et par l'Église, s'offre à Dieu avec l'Église.

Prière magnifique donc, que cette prière liturgique. Et cela, non seulement à cause du caractère inspiré de presque toutes ses formules, non seulement à cause de sa plénitude de sens, de son adaptation à notre nature, de sa discrétion, de son antiquité, tout cela, somme toute, lui est encore accidentel; mais surtout à cause de son essence même et de sa raison d'être. Répétons-le : *la liturgie est le contexte saint, donné au sacrifice du Sauveur*, par ceux-là qui sont les représentants authentiques du Sauveur; elle est la prière officielle de la catholicité; elle est la voix de l'Église, en tant que celle-ci est, à la fois, une société visible et une société de religion et de culte.

Puisqu'elle sert de contexte et de prolongement aux saints mystères, quelque chose de la grandeur de ces mystères se prolonge en elle. A cause de cela, elle est, comme eux, la prière, la prière unique et absolue, la prière catholique et totale. Elle est cela, à sa manière à elle, à titre d'expression authentique et officielle. Toute prière qui ne lui serait rattachée en aucune

façon, ni immédiatement, ni médiatement, toute prière qui n'aurait en elle, à aucun titre, sa formule et son expression extérieure, ne serait pas vraiment une prière du Christ, et ne serait donc pas vraiment une prière chrétienne. Hors de l'Église, point de salut, doit-on dire; de même, peut-on continuer, dans le sens que nous venons d'expliquer, en dehors de la prière de l'Église, point de prière.

Mais ceci doit être bien précisé. La liturgie, par essence, est une prière vocale. Cela même qui fait sa grandeur, détermine sa nature. Prolongement extérieur et visible, donné à la messe en tant que rite extérieur et visible, par l'Église en tant que société visible, elle n'est et ne peut être qu'un ensemble de paroles, de chants, de gestes, de cérémonies extérieures et visibles. Tout y est réglé, et jusque dans les moindres détails. Pendant qu'il l'accomplit, le célébrant doit disparaître en tant que personne privée et ne plus être que le mandataire qui prête ses lèvres et ses bras à la catholicité tout entière. Même s'il dit la messe dans une chapelle isolée, même s'il est seul pour réciter ses heures canoniales, il parle encore au pluriel, parce qu'il parle au nom de toute l'Église; même s'il dit son bréviaire tout bas, il doit encore remuer les lèvres, et former, comme dit la morale, *aliqua vox tenuis*, quelque ombre de prononciation perceptible, si peu qu'elle le soit d'ailleurs; parce qu'il est de l'essence de cette prière d'être une prière extérieure, une prière de l'Église en tant que l'Église est *société visible*. Des *méditations*, des *réflexions ferventes* ou même l'attention au sens des paroles qu'on prononce, ne sont pas strictement nécessaires. L'essentiel est que le ministre, au nom de l'Église, dise bien, et veuille bien dire, les mots que lui dicte l'Église.

Évidemment, il peut ajouter à cette récitation des réflexions pieuses, des mouvements de piété; il peut même faire suivre la récitation qui est de règle, d'une seconde récitation. Mais cela n'est plus prière officielle. Et même, s'il insérait, de son propre mouvement, dans les formules imposées, des méditations de son goût ou des paroles, fussent-elles fort dévotes, il corromprait

pour autant, de façon malheureuse ou même coupable, la prière qu'il doit dire au nom de tous.

Ces autres prières, ces actes de dévotion personnelle, la liturgie les suggère souvent. On la voit exprimer, à Dieu et aux chrétiens qui l'écoutent, les mouvements qui se forment dans le secret des âmes, mouvements de repentir, de joie, de louange et d'oblation; mouvements dont elle est l'expression, comme le cri sur les lèvres est la formule extérieure de la joie qui est dans le cœur; mais mouvements qui ne sont pas elle, et dont elle doit rester, non pas séparée, certes, mais distincte.

De cette dévotion personnelle, le moment est venu de parler à présent.

Elle aussi se rattache à la messe. La messe, en effet, n'est pas seulement un rite extérieur; elle est, et elle est même avant tout, une réalité cachée. Les paroles du ministre sur le pain et sur le vin ne sont que le signe et la cause à laquelle Dieu a lié un prodige, ou plutôt une série de prodiges invisibles à nos yeux. Aux profondeurs où la foi seule atteint, le Christ est présent, et il est présent comme oblation, et il s'offre à Dieu en hostie et aux hommes en nourriture, et il offre, en lui, tous les hommes à Dieu.

De même que, dans son aspect extérieur, la messe a un prolongement, elle en a un aussi dans son aspect intérieur. Le premier prolongement était la liturgie, prière extérieure, qui se fait dans l'Église considérée comme société extérieure et visible. L'autre est intérieur, il se réalise dans l'intérieur des âmes, et il est la prière individuelle, la dévotion chrétienne.

Car la réalité cachée de la messe, le mystère sacré dans lequel elle consiste n'est pas terminé, quand la consécration a eu lieu. Le sacrifice proprement dit est achevé, mais il ne s'est accompli qu'en rendant la victime présente sous la forme d'aliment. Il faut encore qu'on la mange. La communion, comme dit la doctrine chrétienne, est partie intégrante et nécessaire du saint sacrifice. Il faut que le ministre au moins communie en tant que ministre au nom de toute l'Église; il faut aussi que, parfois, les chrétiens

communient, et il est grandement désirable qu'ils le fassent souvent et même tous les jours.

Or toute communion, même si, pour de bonnes raisons, elle n'a pas lieu au moment liturgique, est la communion au Christ de la messe; il n'y a pas d'autres hosties à recevoir que celles qui restent d'un sacrifice. L'hostie, toujours et partout, est la victime d'une immolation, et, quand elle vient dans le fidèle, c'est le sacrifice lui-même qui, en quelque sorte, passe en ceux qui y assistent et s'implante en eux.

Désormais, leur existence doit être un prolongement de ce qu'il est; et leur prière, une continuation de lui-même. Ainsi la prière du chef reprend en elle-même la prière de chaque membre, par l'acte même où le chef reprend en lui-même et fait vivre en lui son membre. La prière d'un communiant est celle du Christ et la sienne propre en même temps, et bien plus celle du Christ que la sienne.

Elle est aussi celle de tous les fidèles. Car ce que le Christ opère en un, il l'opère en tous. En les faisant tous un en lui, il fait toutes leurs prières une en sa prière. Celui-là même qui prie en moi, est absolument celui qui prie en tous les autres qui l'ont reçu. Il n'y a plus de chrétiens séparés, il n'y a plus de prières séparées. Il n'y a plus qu'un seul homme, l'Homme-Dieu; il n'y a plus qu'une voix qui s'élève de toute la surface de la terre, la sienne, mais la sienne qui groupe en elle-même et réunit toutes les voix. Et, *qui vos audit me audit*; Dieu lui-même en nous écoutant, perçoit la voix de son Fils bien-aimé, de son Fils qui est venu habiter en nous.

Rien ne montre aussi bien que la méditation du mystère eucharistique ce que sont les membres, en tant précisément qu'ils sont membres, et ce que sont des oraisons de membres, en tant qu'elles sont précisément des oraisons de membres : des oraisons qui sont raccordées toutes ensemble, par cela même qui les fait jaillir.

Or, il ne faut pas croire que cette unité s'efface lorsque cesse en nous la présence sacramentelle de Jésus-Christ. L'effet du sacrement est une union permanente. Le Christ, par la vertu

du pain céleste, veut demeurer en nous et nous en lui, et devenir un avec nous, pour le temps et pour l'éternité.

De même notre prière. Ce n'est pas seulement à l'instant de la communion qu'elle vit par celle du Christ. C'est toujours. C'est toujours que tous doivent prier avec lui, en lui et par lui, s'ils veulent que leurs prières soient salutaires. C'est toujours aussi qu'ils doivent prier ensemble, puisqu'en lui ils sont toujours ensemble.

Donc, et c'est là un principe qu'il faut mettre en forte lumière, il n'y a pas de prières chrétiennes isolées : elles cesseraient d'être des prières de chrétiens; un chrétien n'est chrétien et n'agit en chrétien, que par le lien qui le rattache à tous ses frères en le rattachant au Christ. Ce qui lui donne sa vie intérieure, fait que cette vie est universelle et catholique. Sa prière, par conséquent, est universelle, catholique, publique, unie à toutes les prières chrétiennes, et par cela même qui la suscite en lui et la fait prière chrétienne.

Non pas, certes, que la piété privée soit publique de la même façon que la prière officielle; elle l'est, mais autrement; elle l'est à sa manière propre, correspondant à ce qu'il y a de propre en sa nature. La prière officielle est la prière de l'ensemble considéré comme ensemble; elle est déterminée par l'autorité qui règle l'opération de l'ensemble, et elle est dite au nom de l'ensemble. La prière privée est la prière d'une partie de l'ensemble, et elle se dit au nom de cette partie et par cette partie. La prière officielle est *la voix du corps entier du Christ; la prière privée est la voix* des membres de ce corps, la voix des membres priant, en tant que membres; pas en tant que corps : ils ne sont pas le corps; mais en tant qu'unis au corps : ils ne sont ce qu'ils sont que par union au corps.

Mais, officielle ou privée, toute prière chrétienne est essentiellement catholique. Que ce soit le tout qui parle, ou que ce soit une partie du tout, c'est toujours l'organisme entier qui vit et qui tend vers Dieu.

C'est ce qu'il importe de dire et de redire aux fidèles; car ce principe, dans la doctrine spirituelle, est capital. Par constitution

même, leur piété privée est une piété de partie; elle est « partielle »; elle réclame, pour être pleinement ce qu'elle est, d'être unie à un tout. Donc, pas d'individualisme protestant, pas de présomption ignorante et étroite, pas d'effort pour se faire sa petite dévotion à part. *Ut non sit schisma in corpore.* En s'arrachant de la prière de tous, la piété individuelle romprait avec la vie.

Ainsi, et ceci est la première conséquence, entre la prière privée et la prière officielle, il n'y a aucune opposition, ni même aucune séparation. Toutes deux sont le prolongement de la même réalité, toutes deux sont la prière du Christ de la messe, qui se continue dans l'Église.

Entre les deux, l'accord n'a pas à être obtenu par de violents efforts, il résulte de la nature même des choses. Que la piété chrétienne sache seulement ce qu'elle est, quels liens la rattachent au Christ et aux autres fidèles, et, du coup, elle se pratiquera dans le même esprit public, dans le même souci pour toutes les âmes, que la piété officielle. Qu'elle comprenne l'esprit qui l'anime, les aspirations que le Christ veut susciter en elle, et elle les retrouvera formulés dans la liturgie. La liturgie, étant l'expression authentique de la prière du corps entier, est aussi l'expression authentique de la prière des membres. Nulle part ceux-ci ne sauraient trouver des sujets de réflexions qui leur conviennent autant, des cycles de méditations aussi adaptés, des formules aussi sûres et aussi parlantes, des modèles aussi accomplis de l'attitude qu'il faut prendre devant Dieu.

Ce n'est pas à dire, évidemment, que la piété privée doive être calquée sur la piété officielle, et qu'il suffise, pour avoir l'esprit liturgique, de réciter exactement comme les prêtres les oraisons de la messe et les psaumes du bréviaire. Les simples fidèles n'ont, ni le devoir, ni la mission, ni même la possibilité de faire une prière officielle : la délégation leur manque. Ni les formules de la messe, ni celles du bréviaire n'ont été composées pour être une oraison individuelle, une oraison de membre. Il arrive même souvent qu'une fidélité trop littérale à la liturgie, comme, par exemple, le souci, chez un fidèle, de lire aussi vite

que le célébrant toutes les oraisons du Saint Sacrifice, empêche la piété. Trop de préoccupations pour la lettre étouffent l'esprit : à force de remuer les signets de son missel, le fidèle oublie de quoi il est question, et il ne songe plus à s'unir, de tout son cœur et de toute son âme, à Dieu et à tous ses frères, dans le Christ qui se donne.

Qu'on nous comprenne bien : nous ne disons pas qu'il faille se passer de missel, loin de là : où apprendrait-on ce qu'est la messe et ce qu'est la prière de l'Église et ce que doivent être les prières des membres de l'Église? Mais nous disons que les fidèles doivent s'en servir, non pas à la manière du prêtre qui dit la prière de l'ensemble, mais à la façon des fidèles, qui sont des parties dans cet ensemble. Ils doivent en user avec une liberté que n'a pas le ministre officiel; ils doivent en user comme d'un thème de vie intérieure catholique, en user en les méditant, en s'y arrêtant au besoin, en les répétant, et non en s'astreignant à une fidélité littérale, qui, chez eux, n'aurait pas de sens.

La piété privée doit s'unir à la liturgie, non pas en se prenant pour une liturgie, ce qui n'est pas; mais en restant elle-même. Elle doit s'y unir, à sa manière à elle, car, si elle cessait d'être elle-même, que lui resterait-il encore à unir à la liturgie?

Qu'elle soit elle-même, et elle sera piété de membres, et elle se fera dans le tout, et elle sera unie à la piété du tout. Être liturgique, ce n'est pas un devoir ajouté à ses autres devoirs, cela ne demande ni suppression, ni modification, ni gênes nouvelles. C'est, *avant tout, l'obligation de se faire dans un esprit* catholique, en communion avec le genre humain.

Tel est l'esprit : il amènera la lettre. En s'en pénétrant, les fidèles désireront prier avec les autres fidèles, prier avec leurs prêtres et dans la prière de l'Église, assister aux offices de leur paroisse et y participer activement.

Qu'on nous permette d'insister : c'est ici, entre la piété privée et la piété officielle, un point de rencontre important. La prière officielle ménage en elle-même la place où la prière des fidèles peut s'insérer; nous parlons des répons de la messe, des

chants de la foule aux offices, et aussi, dans un sens spécial, mais fort élevé, de la communion sacramentelle et spirituelle. Rien, comme cette intervention active, ne permet aux simples fidèles de faire, eux aussi, la prière liturgique.

Mais, il faut l'ajouter tout de suite, pour donner l'esprit liturgique, cette intervention est encore très insuffisante.

D'abord parce que, en fait, elle ne peut être qu'assez rare. Ensuite, parce que, aux moments les plus augustes de la liturgie, elle est réduite à peu de chose : à ces moments, ce qu'on demande officiellement aux fidèles, c'est plus leur prière privée que des répons ou du chant. Le canon se dit à voix basse. A part quelques chants, les fidèles, à la consécration, n'ont qu'à adorer en silence, à tenir leurs cœurs en haut, comme leur a demandé la préface. A la communion aussi : la liturgie pour ce moment ne prévoit que peu de répons et peu de chants. L'Église dépose, dans le cœur de ses enfants, le Prêtre principal et la Victime unique du sacrifice chrétien; puis, presque aussitôt, elle se tait. Qu'est-ce à dire, sinon que l'action sainte se transporte là où vient de se transporter le pontife, et que la liturgie n'a plus qu'à se continuer, dans le secret de l'âme, en oraisons privées ?

Enfin, et ceci est la dernière raison, l'intervention, même active, dans les offices ne peut suffire pour rendre liturgique notre piété, parce qu'elle ne constitue encore, par elle seule, qu'un raccordement par le dehors. Elle ne consiste que dans des paroles, des gestes, des démarches. C'est très bien, assurément. *Mais ce n'est encore qu'un acte du corps.*

Or, dans la piété privée, l'acte extérieur, bien qu'il soit nécessaire, et plus important peut-être qu'on ne le pense souvent, est secondaire. L'essentiel, c'est l'intérieur; l'essentiel, c'est l'adoration en esprit et en vérité; l'essentiel, ce sont les oraisons mentales, les oraisons mystiques même; ce sont les prières qu'on fait, en tâchant d'oublier, et soi-même, et le reste, les prières qu'on fait dans le secret, comme l'a conseillé Jésus-Christ, là où, seul, peut atteindre le regard du Père qui voit dans le secret.

Il ne faut pas croire que ces choses, parce qu'elles sont intérieures, ne puissent ou ne doivent rien avoir de public. Ce serait

un individualisme raffiné. Il ne faut pas croire qu'elles ne puissent être publiques que par quelque intention surajoutée ou par le choix d'un sujet de méditations ou par le lieu dans lequel on prie. Notre catholicisme n'est pas de revêtement seulement; le catholicisme de notre prière non plus. Il affecte, en elle, le dedans le plus reculé, et cela même qui, en elle, est plus intérieur qu'elle-même, nous voulons dire, la source d'où elle vient. Elle vient du Christ, elle va vers le Christ, elle cherche l'union au Christ, ou elle n'est pas chrétienne. Or, le Christ est partout le Christ de l'Église et de l'unité. Ainsi, en même temps qu'il nous enfonce dans le recueillement, peut-il, et par la même opération, nous dilater dans la catholicité. Il peut faire que notre prière soit publique et universelle, par cela même qui la rend intérieure et personnelle; car il est, en même temps, et plus intérieur à nous que nous, et plus catholique, plus mondial que l'humanité qui existe.

Il faut dire et redire cela, de peur que l'exhortation — très nécessaire — à l'esprit liturgique ne vienne à jeter du discrédit sur la dévotion privée. L'esprit liturgique doit être, avant tout, un esprit. Qu'il doive aussi se manifester dans les actes, rien de plus incontestable. Mais s'il ne va pas plus avant, il n'existe pas encore.

L'esprit liturgique est, avant tout, quand il est question de fidèles bien entendu, chose d'âme et persuasion individuelle. Il réside dans la volonté, la volonté de vivre et de prier dans le Christ et dans l'Église. Cette volonté sera d'autant plus réelle et plus efficace qu'elle sera plus profonde, plus intérieure, plus privée. Et elle ne cessera pas pour autant d'être une réalité catholique; car c'est surtout au dedans, dans cette substance même de l'âme où nous transfigure la grâce du Christ, que nous sommes catholiques.

Pour la piété privée, l'exhortation à l'esprit liturgique est donc, pour une part, un appel à la vie intérieure, un conseil d'approfondissement, en soi-même, jusqu'au Christ, jusqu'au Christ de l'unité.

C'est la splendeur de la vie chrétienne, d'unir ainsi des atti-

tudes qui semblent opposées, dans Celui qui est à la fois l'explication de ce qu'il y a de plus universel dans l'Église, et de ce qu'il y a de plus intérieur dans notre âme.

L'oraison dominicale, à ce sujet, est une importante lecon.

Le Sauveur, comme il a voulu que nous priions, a voulu que nous priions au pluriel. Le Pater se dit « au nom de toute l'Église, *in persona totius Ecclesiae* », assure Saint Thomas (*S. Th.*, II^{a} II^{ae}, qu. 83, art. 16, ad 3). Quand on le dit, on le dit avec la foule, non pas une foule avec laquelle on serait mêlé au dehors, dans des assemblées houleuses, mais la foule du peuple chrétien, avec laquelle on vit au dedans de soi-même, dans le silence de la solitude.

Le Pater aussi se dit pour tous. Ce résumé de l'Évangile, comme dit déjà Tertullien (*De oratione*, 1. P. L. 1, 1153), représente la forme que doit avoir tout notre désir (*Saint Augustin, Sermon* 55. P. L. 38, 379); il doit façonner tous nos sentiments, comme dit encore Saint Thomas (*l. c.*, art. 9, c). Il doit nous faire désirer « au pluriel », avec tout le genre humain et pour tout le genre humain.

Le Pater, encore, apprend à prier, non comme un individu, mais comme un membre. On le dit, non parce qu'on l'a inventé, mais parce qu'on en a été instruit par de divins enseignements, et parce qu'on est chargé de le dire, en vertu d'une mission authentique.

Les prêtres ont le bréviaire; les fidèles, et le prêtre aussi, ont le Pater. Tous ont mission de le dire. Sans doute, les délégations diffèrent. Le prêtre est consacré, il a mandat spécial et officiel, il a des formules plus développées. Les fidèles ordinaires n'ont pas cela, mais ils ne sont pas laissés sans vocation. Un ordre authentique du Sauveur, que l'Église leur rappelle, leur dit de prier et leur dit comment il faut prier. Ils prient Dieu, au nom du Christ, avec l'Église.

Après le Pater, nous voudrions mentionner, dans le même ordre d'idées, non pas une prière, mais une association de prières : l'Apostolat de la prière.

Cette œuvre aussi a une portée théologique importante. De

grâce, qu'on ne la prenne pas pour une petite affaire de dévotion. C'est l'organisation catholique de l'oraison. Elle consiste à faire prier tous les fidèles, tous ensemble, en union avec la prière de Jésus, à une intention désignée par le Souverain Pontife. Ainsi iront-ils à Dieu, comme envoyés, en quelque sorte, avec tout le peuple chrétien, unis au Christ, au nom du Pape.

C'est si bien là un type de prière catholique, que cette association nous paraît correspondre exactement, dans le domaine de la prière, à ce qu'est, dans le domaine des œuvres, la grande œuvre de l'Action catholique. L'Action catholique fait participer les laïcs à l'œuvre de la hiérarchie; l'Apostolat de la prière les fait participer à la prière de la hiérarchie, en ce sens qu'il leur donne, jusque dans leur vie intérieure, des soucis et des préoccupations authentiquement universels et ecclésiastiques et qu'il mobilise, en quelque sorte, tout ce qu'ils ont de désir, de supplication, de valeur impétratoire et adoratrice en toutes leurs démarches, au profit des grands intérêts catholiques. Exactement de la même manière, l'Action catholique mobilise toutes les activités au profit de la grande croisade catholique.

Cela dit assez quelle est l'importance de cet Apostolat de la prière, et la nécessité de bien le comprendre, en tout ce qu'il a d'intérieur, en tout ce qu'il a d'ecclésiastique et de catholique. Il apprendra aux fidèles quels sont leurs véritables intérêts de chrétiens : les intérêts de la chrétienté; il les habituera à désirer et à demander, en tant que membres de la grande famille catholique; il fera voir, dans la hiérarchie et dans le pape, le chef de la prière; il enseignera que, dans l'œuvre de l'apostolat surnaturel, l'énergie principale est l'énergie cachée de l'oraison, de la charité, et du désir intérieur; il montrera quelle chose formidable c'est que d'être catholique, et de mettre en action, quand on supplie Dieu, les énergies de toute l'humanité régénérée.

Ainsi en sommes-nous venus, peu à peu, à parler, non plus seulement de l'union à la prière du tout, mais de l'union à la prière des autres parties. De cette seconde union, il faut traiter à présent plus à loisir.

Rappelons donc le principe. La prière de chaque chrétien est une prière de partie, et donc une prière partielle; une prière, par conséquent, qui n'a son explication ni sa vraie physionomie, que rattachée aux autres prières.

N'est-il pas vrai que cette vérité s'oublie fort souvent, et qu'un tel oubli est une cause féconde de découragements et de dépits? On voudrait beaucoup prier comme il faut, on voudrait beaucoup faire des oraisons à peu près convenables, des oraisons qui puissent trouver en elles-mêmes assez d'assurance pour oser se présenter devant Dieu. Et l'on n'arrive à mettre sur pied que des oraisons distraites et assoupies, des méditations faites de ferveurs momentanées et de divagations ridicules ou humiliantes. La constatation répétée d'un si lamentable résultat finit par changer la présomption en dégoût; on en vient à détester ces oraisons qui n'inspirent plus aucune fierté, et l'on ne prie plus que dans la mesure où il faut bien le faire sous peine de péché.

Comme si Dieu nous demandait autre chose que notre cœur à nous, notre cœur fait de limon, il le sait bien; comme si ces déficiences ne pouvaient avoir ce résultat de nous rendre plus humbles et plus suppliants, plus « priants » en d'autres termes; comme si, surtout, l'insuffisance de nos prières isolées ne devait pas nous désapprendre de prier seuls.

Une prière isolée n'est rien de présentable? Assurément : en va-t-il autrement d'un membre arraché à l'organisme? Nos prières *considérées à elles seules sont partielles, inachevées* comme prières, manquant de ferveur, d'attention, bref de ce qui est le plus essentiel? Mais faut-il s'étonner qu'une prière de partie soit une prière partielle; faut-il s'étonner que ce qu'elle a de plus nécessaire, son ardeur et son recueillement, ne lui viennent que par le rattachement à d'autres parties?

Au lieu de maugréer contre ces déficiences, nous pourrions et nous devrions les accueillir d'un cœur joyeux. Les unes, parce que nous pouvons, par nos efforts, les diminuer et les supprimer, et que cette lutte sera l'hommage que Dieu attend de nous. Les autres, celles qui tiennent à notre mentalité même, à

notre façon spéciale et très imparfaite de penser et de vouloir, parce qu'elles ont pour auteur le Dieu qui nous a fait notre tempérament et notre âme, et qu'elles nous indiquent notre place et notre rôle dans l'ensemble des hommes et dans la prière que tous ensemble ils font devant Dieu.

Elles ne sont des obstacles et des lacunes sans compensation que dans l'hypothèse individualiste. Dans le système catholique, elles sont des exigences et des moyens de raccordement.

Toutes les prières chrétiennes se font dans l'unité; toutes ensemble, elles ne font qu'une prière totale, comme une symphonie collective.

Dans une symphonie, aucun des instruments ne joue le morceau tout entier. Chacun a sa partie, sa partition. Les uns ne font guère que répéter quelques notes sourdes, toujours les mêmes; d'autres font surtout de longs silences, avec de temps en temps de brusques explosions ou quelques arpèges isolés; d'autres dessinent par instants, mais en sonorités voilées, le thème général; d'autres enfin chantent ce que le reste fait pressentir : quelques notes limpides dont la courbe sinueuse domine le reste. Ils le disent et le répètent, puis leurs voix, après avoir fusé un instant, se taisent, et d'autres s'élèvent à leur place. La mélodie passe de l'un à l'autre, reprenant et reprenant sans cesse, se développant et s'affirmant, et, en elle, entraînant le tout. En elle, tout se répond, tout s'achève et se correspond, et toutes les notes de tous les instruments se fondent en un chant unique. Et ce chant, aucun ne le dit à lui seul, tant il est riche; mais tous, rattachés aux autres, le disent tout entier, tant il est un.

Ainsi en va-t-il dans la prière chrétienne. Chaque membre a sa partie à faire : elle lui est indiquée par son tempérament, son genre d'esprit, sa capacité d'attention et de ferveur. Ces particularités font de sa prière une prière personnelle et unique, car il n'y a pas deux individus les mêmes. A cause d'elles, il y a une façon d'aimer Dieu, que lui seul peut réaliser, une note d'une qualité spéciale qu'il est seul à pouvoir donner. Et ainsi, ces particularités, en même temps qu'elles font sa prière personnelle, lui

marquent la place qu'elle doit remplir, et qu'un autre ne peut remplir pour lui, dans la prière de l'ensemble.

Qu'il prie donc à sa façon, faisant son possible contre ses divagations et ses engourdissements, mais sans s'étonner ni se désespérer, s'il reste en ses supplications bien des lacunes. Faut-il que dans un orchestre, tous les instruments soient des clairons, et qu'ils éclatent sans cesse tous à la fois ? Faut-il que chacun fasse une prière complète et qui se suffise à elle seule, alors que chacun cependant est membre et ne peut prier qu'avec le tout ?

La prière est un chœur d'ensemble. Les uns ne produiront que des oraisons lourdes et ternes; d'autres, que des efforts contre l'assoupissement; d'autres même, malgré toute leur bonne volonté, n'auront que des somnolences sur un thème religieux. D'autres feront un peu mieux; d'autres, mieux encore; certains, par instants, auront une prière à peu près complète, à peu près convenable. Ce sont probablement des âmes inconnues aux autres et à elles-mêmes; mais elles aussi, pour autant qu'on peut dire, se perdent dans l'ensemble : elles prient, puis les distractions ou les soucis de la vie les prennent, et d'autres continuent, puis d'autres encore. La prière va, se développant sans cesse, passant de l'un à l'autre, mais toujours, ce que chacun dit prend son accompagnement, sa signification, sa physionomie même, par tout ce que disent les autres. Et cette signification est celle du tout : aucun n'a dit à lui seul la prière; mais chacun, uni aux autres, a dit tout, avec les autres.

Cette prière n'est pas seulement la prière des hommes : seuls, les hommes ne peuvent rien. Elle est surtout la prière du Christ. Aussi, toujours, la prière du Christ demeure ici-bas, pour la susciter. Cette prière, c'est la messe qui continue la croix. Et la messe se prolonge dans la liturgie et dans la piété chrétienne. Toutes deux, liturgie et piété chrétienne, sont les deux aspects d'une seule réalité; l'une est l'expression publique, l'autre est la continuation, dans la vie intérieure des âmes, de la même religion du Sauveur, qu'il communique à son corps mystique, dans l'unité de son Église.

É. MERSCH, S. I.